

Les chevaux gravissaient péniblement la pente.

Cela faisait cinq jours qu'ils dévoraient les lieues devant eux, et l'écume à leurs lèvres témoignait des heures de galop qui leur avait été infligées. Ils parvenaient à présent péniblement au sommet, les sabots buttant contre un sol à l'herbe rase, parfois dénudé et poussiéreux tel qu'il était ordinaire de le fouler dans les collines de l'Anharn-Menel.

Il n'y avait pourtant plus aucun sentier pour conduire quiconque au-delà de ces éminences qui dominaient la gigantesque forêt des Cimes. Mais sept chevaux, à peine perceptibles en ordre dispersés dans la pénombre du petit matin, achevaient lentement l'ascension du monticule.

Un premier cheval parvint enfin à son sommet. C'était une grande et puissante bête à la robe d'un noir splendide rendu brillant par la sueur. Un bel animal gris, qui n'avait rien à envier au premier en force et en beauté, le rejoignit aussitôt. À l'ordre infligé par les rennes, les deux montures s'arrêtèrent sur le sommet, s'offrant un répit salutaire.

Les deux cavaliers restèrent silencieux et immobiles pour attendre leurs compagnons. Ils portaient le même étrange manteau presque noir, lourd et ample, qui flottait sur l'arrière de leur monture. Une large capuche retombait sur leurs visages, noyés dans leur ombre. Ils demeurèrent ainsi sans dire un mot au sommet de la colline d'Amhor, en pays de Dhúrn, et leurs silhouettes se découpant vaguement dans un ciel encore sombre parurent comme deux statues fantastiques et inquiétantes.

Un troisième cavalier les rejoignit dans le même silence, puis un autre, et enfin les sept furent réunis sur le sommet.

Ils marquèrent tous la même halte, silencieuse, pour contempler le ciel. La faible lumière le faisait se fondre encore

dans les brumes qui inondaient les vallons que ces hommes surplombaient. Le soleil n'avait pas encore fait son apparition et l'obscurité qui errait encore à l'Ouest, dans les sombres masses nuageuses que le vent et le soleil repousseraient bientôt, produisait une impression de calme tout en semblant envelopper les silhouettes d'un manteau déjà fuyant. Ils étaient sept cavaliers, immobiles sous la semi-obscurité céleste, l'esprit comme temporairement serein.

Doucement, les capuches se tournèrent vers l'est.

Une immense forêt, véritable océan de feuillages aux vagues inégales, se déployait sous leur regard en contrebas. On n'en apercevait d'autres limites que celles qui s'étendaient de part et d'autre de la hauteur où les cavaliers se tenaient. Elle semblait engloutir tout le reste du monde et se perdait à l'horizon dans les brumes lointaines du lever du jour.

Le cheval gris s'avança pour prendre la tête, et son cavalier poussa un léger cri, accompagné d'une sèche talonnade. Le cheval s'élança au galop, suivi des autres montures, dans la pente qui tombait au bord de la forêt.

Il ne resta plus sur le sommet qu'un léger nuage de poussières en suspend. Rien n'y laisserait trace du passage des cavaliers. Quelques instants s'y étaient pourtant tenus les hommes qui auraient pu faire tourner la main courroucée du destin, lequel étendait lentement son ombre au-dessus des Royaumes Illuminés. Déjà, on rapportait que les ténèbres s'amoncelaient au grand orient, débordant sur l'océan, et on y distinguait la volonté toujours plus menaçante qui se préparait à saisir sous sa souveraineté tout le plain-continent.

Pourtant, rien de ce que ses habitants nomment *destin* n'était intangible ni hors de portée de l'action d'hommes téméraires.

Ces hommes-là étaient en chemin, ignorants pourtant de la hâte avec laquelle le manteau usé de l'échec allait bientôt les recouvrir !

CHAPITRE I

AU DOMAINE DE GUERVIN

Les brumes matinales s'élevèrent en même temps que s'éclaircit plus résolument le ciel. Il était fréquent qu'elles soient épaisses en ces vallons de région montagneuse, et qui se serait tenu à ces heures sur un des petits sommets arrondis qui surplombaient *Déthil* aurait vu l'extraordinaire spectacle d'une cité enfermée dans un nuage blanc et dont n'émergeaient que les trois hautes tours rondes de son château.

Mais le soleil allait reprendre suzeraineté sur le jour, et les brumes froides, soumises, se dispersèrent avant même que les rayons de l'astre ne les transpercent jusqu'à les dissoudre. Elles remontèrent le long des flancs des collines et, libérant *Déthil* de leur emprise, rejoignirent rapidement les murailles du château de Guervin, bâti en surplomb un peu plus haut sur le sommet d'une colline escarpée. Les volutes blanchâtres glissèrent vivement sur les courtines, obturant un moment toutes les ouvertures par lesquelles les veilleurs, chaudement enveloppés, ne lançaient que de rares regards. Aussitôt qu'elles furent passées, le ciel bleuté inonda de sa luminescence tout le château, et ceux qui dormaient sans volets se réveillèrent peu à peu.

Eldeflar était de ceux là. Il ouvrit les yeux, contraint par l'habitude d'un réveil à ces heures et par la douce lueur d'un ciel amical. Il se tourna, et vit l'autre côté du lit déjà vide, les couvertures laineuses rabattues correctement. Orufis sortait toujours plus tôt que lui.

Il se leva promptement et s'approcha du bac en coupe dans lequel il avait versé de l'eau la veille. Il se débarbouilla énergiquement le visage et l'eau fraîche eut le pouvoir de le réveiller convenablement. Il attrapa son médaillon posé sur la table puis revêtit rapidement son pourpoint sans manches et son hoqueton de serge avant de sortir de la chambre. Il courut dans le grand couloir pierreux jusqu'à l'escalier qui descendait droit et raide

au rez-de-chaussée, et en dévala les marches jusqu'à déboucher dans la cour. La journée commençait, et il aurait sa part de travail.

Dehors, les hautes murailles qui cernaient le château l'empêchaient de voir l'horizon, mais la couleur rosée des nuages à l'est lui laissait supposer que le soleil s'apprêtait à émerger. Quelques soldats finissaient leurs rondes aux remparts tandis que d'autres s'apprêtaient à retourner au guet, remplaçant ceux qui avaient veillé toute la nuit. Leurs permutations animaient les étroits escaliers menant aux chemins de ronde. Le reste du château se réveillait rapidement, excepté le donjon qui ne remuait jamais avant que le soleil ne pénètre par les fenêtres jusqu'à l'intérieur des chambres, ce qui n'allait plus guère tarder.

Fidèle à son habitude, Eldeflar alla chercher de l'eau au puits, situé au centre de la cour. Le sol légèrement inégal devenait boueux à cet endroit, à cause des quantités d'eau qui pouvaient être déversées à chaque service, mais une planche posée à terre permettait de ne pas se salir. Arrivé au puits, il saisit le seau posé sur son rebord et le laissa glisser jusqu'au fond par la corde auquel il était fixé. Il le laissa se remplir et le remonta à la force de ses bras, puis en versa le contenu dans deux seilles posées contre le muret. Il refit la même manœuvre deux ou trois fois, et s'en alla vers les cuisines.

En arrivant dans la maison, chargé des deux seaux de bois, il croisa Nisie, la cuisinière.

— Te voilà enfin ! s'exclama-t-elle. J'ai cru que je devrais encore y aller moi-même ! Allons, dépêche-toi un peu si tu veux avoir le temps de déjeuner !

— Tout va bien, répondit-il doucement. Vois le ciel, j'ai encore tout le temps.

— Toi, je veux bien le croire ! Mais pense donc à moi, répliqua-t-elle. Tu sais bien qu'il leur faut le déjeuner au réveil, à ceux-là, continua-t-elle en levant les yeux vers le donjon.

Eldeflar aimait bien Nisie. Elle se plaignait toujours de tout faire elle-même, mais c'était qu'elle travaillait beaucoup au château et aimait qu'on reconnaisse ses efforts. Il l'aimait bien sûr aussi parce que c'était une excellente cuisinière. Elle préparait les repas, aidée par d'autres domestiques, pour tous les hommes en ce moment à l'œuvre au château ainsi que pour le seigneur Dafur, le maître des lieux, et les siens. Elle connaissait

mille manières de préparer un plat, et sa meilleure recette était à l'unanimité son réputé veau aux pruneaux. Aussi réputé que rare, car cela restait un met de choix.

Eldeflar appréciait moins, en revanche, les gens du donjon, mis à part le seigneur de Guervin lui-même et son épouse. Pour ce qui était des enfants et cousins de tous âges, ils étaient pour la majorité d'entre eux arrogants et autoritaires, sinon pour le mieux totalement indifférents envers les domestiques. Mais alors il se mêlait toujours à cette indifférence une pointe, peut-être involontaire, de mépris tout à fait perceptible. Ils n'avaient cessé de faire sentir leur pouvoir sur les gens du château et ne s'interrompaient dans cet exercice qu'en présence de leur oncle, seul maître en vérité.

Ryban, l'aîné de tous et neveu de Dafur de Guervin, était le plus mauvais d'entre eux. Agé de dix-neuf ans, sa mentalité moqueuse rappelait furieusement celle d'un enfant. Il savait l'art, toutefois, d'infliger de plus cruelles blessures. Eldeflar l'évitait autant que possible.

Le seigneur Dafur avait en outre quatre enfants. Sa femme avait eu l'heureuse fortune de lui offrir un fils pour premier né. Il s'appelait Guérauld et avait presque l'âge de Ryban. Il s'intéressait surtout à son avenir au service du roi et cultivait en égale proportion l'intelligence et le talent martial. Après lui, Dafur n'avait pas eu d'autre fils, mais trois filles, nommées Oféale, Sinoppée et Méalée. Les autres habitants du donjon étaient les neveux plus ou moins proches envoyés par leurs parents pour les faire profiter des bons enseignements et de l'entretien du Seigneur Dafur de Guervin, qui se faisait parrain de tous. Mais ils subissaient aussi en ces lieux la mauvaise influence de leur aîné, Ryban. Même les jeunes filles avaient pris goût à ses jeux railleurs, et leurs moqueries, plus subtiles, blessaient d'autant plus.

Ils s'en prenaient habituellement à tous, jeunes ou âgés indifféremment, tant que leur victime était de plus basse condition. Seuls les propres enfants de Dafur savaient faire preuve d'un peu de commisération en contre-partie de leurs vilénies. Ils n'étaient pas entraînés vers la même méchanceté que leur cousin, malgré son influence sur eux, et se contentaient de ne lui adresser aucun reproche, et parfois, seulement, d'agir à son exemple.

Eldeflar se souviendrait toujours de l'accueil que ces jeunes gens lui avaient réservé lorsqu'il était arrivé ici, dix ans plus tôt. Ils s'étaient d'abord comporté envers lui comme envers un être qui a besoin d'être secouru, mais ce n'était que pour mieux le tromper et rire de sa naïveté. Son jeune âge, dès son arrivée, ne lui fut d'aucune protection : les enfants n'ont entre-eux aucune espèce de pitié. C'est là un sentiment réservé au supérieur qui contemple l'inférieur, c'est à dire à celui qui sait qu'il est mieux loti que celui qui est objet de sa pitié. Seule la compassion est à la portée des enfants, mais il faut pour cela un esprit aimant. Les enfants ne se connaissent supérieurs qu'après l'avoir vérifié, parfois cruellement.

Ils le tournaient donc en dérision à la moindre occasion ; sa confiance *a priori* en autrui le rendait formidablement vulnérable. Un jour, il s'était par exemple trouvé envoyé à quérir des fagots de bois à une lieue du château. On lui avait donné prétexte qu'aucun autre serviteur ne le pouvait faire ce jour là, et qu'il rendrait un fameux service. Eldeflar avait cru que Ryban se comportait en ami, et y était allé, confiant. Mais ces fagots n'avaient jamais existé ! Et il ne pouvait couper du bois sans autorisation du seigneur. Le retour sous les rires de tous lui fut très pénible, puisqu'il fut semoncé pour avoir quitté le château dans le but d'échapper à ses tâches.

Tout en ruminant ces amers souvenirs, il avait passé la porte d'une grande pièce et allait pour s'attabler dans la salle de repas. Toutes les personnes en activité au château pour les ouvrages allaient bientôt s'y retrouver et y prendre leur repas du matin. La voix d'Orufis se fit entendre derrière lui tandis qu'il passait la porte :

— Ce sera bientôt la fin !

— Oui, lui répondit une autre voix. Après tout ce temps, enfin, nous en voyons le bout !

Orufis s'attabla à côté d'Eldeflar.

— Salut El' ! dit-il en souriant.

Orufis veillait paternellement sur Eldeflar depuis qu'il avait dû fuir le hameau où ce dernier avait vécu avec sa mère. Tous deux croyaient morts son père et sa mère, et Eldeflar considérait Orufis un peu comme son parrain, à cause de son âge. Il avait passé les trente ans, et était devenu très utile au château. Il était habile de ses mains en tout exercice, et tenait son âme ferme et

sage. Il portait une veste brune faite de poils, suffisamment résistante pour le protéger des légers accidents fréquents dans le travail du bois, et ses cheveux étaient sombres. Il portait sur la tête un petit chef rectangulaire, de peu de hauteur, fait dans le même poil que celui de sa veste et qui servait à le protéger des poussières qui tombaient souvent d'au-dessus de lui du bois qu'il travaillait. Il le posa près de lui en s'installant. Il était accompagné d'un rude gaillard au regard doux et d'agréable visage.

— Bonjour, répondit Eldeflar à l'adresse de son ami et d'Altor qui l'accompagnait. Ainsi c'est vrai ? Nous en aurons bientôt terminé ?

Plusieurs autres hommes entrèrent également en parlant à voix forte, plaisantant ou spéculant sur la journée. La plupart étaient vêtus assez chaudement, et ils se mirent plus à leur aise en s'approchant des tables.

— Pour le plus gros de l'ouvrage, du moins, répondit-il. Après, ce sera davantage affaire de figulage.

— Tant mieux ! Nous n'aurons plus tous ces troncs à transporter.

Orufis ne répondit rien, occupé à boire le lait qui venait d'être servi. Déjà une trentaine d'hommes s'étaient tous attablés avec eux, à la même table ou sur d'autres plus petites installées non loin. Altor, assis en face d'Eldeflar, répondit à la place d'Orufis.

— Ne t'en fait pas, Eldeflar. Aussitôt cette charpente finie, tous ceux qui n'auront plus d'ouvrage devront prêter main forte au renforcement des courtines. Et crois-moi, en charriant les lourdes pierres nécessaires, tu regretteras les portions de tronc que tu amenais, assisté par des bras plus vigoureux que les tiens.

— Cesse de l'inquiéter Altor, fit Orufis en reposant son bol. Les remparts supplémentaires sont presque achevés eux aussi. Tout ce que tu auras à faire bientôt, dit-il au garçon, c'est de nous aider à parachever les tours. Et comme je te l'ai signalé, ce ne sera pas dure besogne.

— Ces tours m'intriguent, intervint Altor. L'intérieur est entièrement de bois, et Dafur prétend pourtant qu'elles résisteront aux flammes.

— Le bruit court qu'il fera appel à un Elfe, lança un homme deux chaises plus loin qui semblait suivre leur discussion.

— Un Elfe !... s'exclama un autre en entrant dans la conversation. Ce lourdaud de Dafur connaît un Elfe ?!...

— Dafur de Guervin n'a rien d'un lourdaud, Kassil, réagit Altor. Et il est ton seigneur, l'aurais-tu oublié ?

— Et alors ? Cela devrait-il donc m'impressionner ?

— Du moins cela devrait t'imposer le respect, et ta pitance ce matin aurait pu te fournir matière à reconnaissance. De plus, il a su bien prouver sa valeur et son mérite...

— Chouette de refrain ! fit Kassil.

— Le jour où toi-même sera reconnu à tel honneur, reprit Altor, je te le pousserai bien ce refrain. Mais je gage que d'ici là, j'aurai d'abord appris à chanter !

— Et même à jouer de la harpe gracieuse, fit un autre. Tu n'arrives pas à la cheville du seigneur Dafur, continua-t-il à l'attention de Kassil. Tu es beau parleur, mais c'est peut-être bien là ta seule valeur.

Kassil fut atteint par la moquerie, et se renfrogna, tandis que les autres manifestaient leurs réactions sur le sujet.

— Tiens donc ? Serais-tu jaloux, en fait ? demanda Altor en voyant le visage terni de Kassil.

— Quand un homme trouve toute nourriture et logis de la main d'un autre, poursuit un des bûcherons, il ne se permet pas de le critiquer ni de le jalouser !

— Je n'ai pas besoin de lui pour m'en sortir !... marmonna Kassil.

— Ni moi ! intervint un autre, qui oeuvrait près des courtines avec Orufis et Altor.

Laissant la dispute se poursuivre, Eldeflar demanda à Orufis :

— On dit des Elfes qu'ils sont les plus belles gens que la terre ait porté.

— C'est vrai, mon garçon, répondit Altor. C'est un peuple de beauté, tout entier habité par la grâce.

— En as-tu jamais connu ? demanda Kassil avec nargue, revenant soudain à Altor.

Altor répondit sans perdre patience.

— Non, je l'avoue, mais j'ai parmi mes amis des hommes qui en ont rencontré. Et leurs descriptions m'ont laissé sans voix.

— Voici donc d'où vient pareille incompétence au chant !? ne put s'empêcher de plaisanter un autre.

— C'était la vérité, dans les temps antiques, répondit Orufis à Eldeflar au sujet des Elfes. Du moins est-ce ainsi que les récits anciens en parlent. Mais il en est autrement aujourd'hui. Les Elfes ont perdu beaucoup de leur grâce, et certains de chez nous peuvent rivaliser en beauté avec leurs fils ou leurs filles, à ce qu'on prétend. Leur peuple, à force de fréquenter les Hommes, s'est dégradé.

— Ceci n'est pas conforme à la vérité, dit un ancien, prenant la parole.

Il avait pour nom Sarquifé, et malgré son âge avancé faisait montre d'une vigueur et d'une expérience particulièrement utile. Il avait été guerrier autrefois, à ce qu'il racontait, et prétendait même avoir servi sous les bannières de la maison d'Amhost, regardée comme sous la protection des Elfes d'Aïrenor.

— Les Elfes ne fréquentent plus guère les hommes depuis que certains d'entre eux se sont dévoyés dans leur sillage, reprit-il. Vous ne verrez en effet plus d'Elfes tels qu'ils étaient dans les temps antiques, en cela Orufis dit vrai ! Mais ils sont bien vivants pourtant, tout emplis de grâce, et leur science jamais ne s'est pervertie.

— En ce cas pourquoi dit-on qu'un Elfe va venir ? interrogea Eldeflar.

— Parce qu'il doit s'agir non de ces Elfes cachés, tels qu'en parle Sarquifé, reprit Orufis, mais de ceux qui parcourent la terre, privé de ce regard lumineux, issus d'un peuple troublé qui a perdu de son éclat originel.

— Pourquoi Dafur fait-il appel à l'un d'eux ? demanda encore Eldeflar, qui ne saisissait pas le lien entre cet Elfe et les tours.

— Ils demeurent de la race des Elfes, et certainement ont su véhiculer et transmettre leur savoir. Ils sont très talentueux, et notamment en tout ce qui concerne le travail de la matière. J'ai entendu raconter autrefois qu'ils connaissaient l'art de rendre leurs édifices de bois ininflammables.

— Crois-tu que nous pourrons le voir ? demanda le garçon avec curiosité.

— L'Elfe ? répondit Orufis. Mais j'en suis persuadé. C'est même inévitable.

Puis ils finirent leurs tranches de pain et se levèrent au milieu de la dispute qui sévissait encore entre certains hommes. Orufis salua respectueusement Sarquifé au passage en s'excusant de sa méconnaissance. Celui-ci partit d'un bon rire et se leva pour signifier qu'il n'y avait pas matière à pardon.

Altor, voyant son ami sortir de la salle, l'imita discrètement, profitant d'un moment où il n'était pas directement mêlé à la querelle qui se poursuivait.

Tout le monde suivit bientôt le mouvement qui avait été amorcé, oubliant leurs violentes paroles aussi rapidement que si cela n'avait été qu'un spectacle, et la salle redevint bientôt vide et silencieuse. Les femmes rangèrent les tables, préparant un second couvert pour elles-même et toutes celles qui bientôt redescendraient du service du donjon.

En arrivant au-dehors, la lumière du soleil les saisit de plein fouet. Tandis qu'Orufis descendait la cour, Eldeflar s'arrêta pour habituer ses yeux à la luminosité ambiante, puis les leva vers le ciel.

De gros nuages, invisibles plus tôt dans les brumes floues et obscures du lever du jour, apparaissaient au sud. Bien levé à présent, le soleil frappait le donjon avec ardeur et colorait ses vieilles pierres grisâtres d'un rose céleste. Tous ses occupants devaient être éveillés, à cette heure, ou en bon train. Une voix dans son dos le lui confirma.

— Bonjour Eldeflar, fit-elle derrière lui.

Le garçon se retourna.

— Bonjour seigneur Dafur, répondit-il en reconnaissant le maître des lieux.

Dafur de Guervin avait plus de quarante années derrière lui, et restait pourtant un homme plein de vitalité, ce qui était surprenant en ces temps. Il n'était pas bien gros, et avait des yeux bons, enfoncés dans leurs orbites presque rectangulaires. Celles-ci étaient surmontées de fins sourcils sombres, tenus régulièrement plissés, mais non pas dans une attitude soucieuse. C'était plutôt comme pour protéger des yeux trop fragiles du soleil et